

24 images

24 iMAGES

Ce qui fait courir le D^r Akagi *Kanzo Sensei*, Shohei Imomura

Jacques Kermabon

Number 93-94, Fall 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24164ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Kermabon, J. (1998). Review of [Ce qui fait courir le D^r Akagi / *Kanzo Sensei*, Shohei Imomura]. *24 images*, (93-94), 52–52.

Tous droits réservés © 24 images, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

CE QUI FAIT COURIR LE DR AKAGI

PAR JACQUES KERMAISON

KANZO SENSEI ■ Shohei Imamura

Imamura, déjà deux fois primé à Cannes (Palme d'or en 1983 et 1997 pour, respectivement, *La ballade de Narayama* et *L'anguille*), présentait son dernier film lors d'une séance spéciale, hors compétition. Fort judicieusement d'ailleurs, *Kanzo sensei* avait toutes les qualités requises pour souffler la Palme à *L'éternité et un jour*. La Palme de 1997 n'est d'ailleurs pas pour rien dans l'accélération de la production du septuagénaire nippon (Imamura est né en 1926), qui n'avait rien tourné depuis *Pluie noire* (1989). Je n'avais apprécié que modérément *L'anguille*, la pleine réussite de *Kanzo sensei* conforte ma réserve vis-à-vis de la Palme 97.

Sans l'avoir lu, on peut imaginer que la richesse de la matière était déjà en grande part présente dans le roman d'Ango Sakaguchi dont le film constitue l'adaptation. Écrit dès la fin de la guerre, il raconte la vie d'un médecin de campagne dans une petite ville au bord de la mer à la veille de la reddition du Japon. Imamura a expliqué, lors de la conférence de presse cannoise, qu'il souhaitait déjà le mettre en scène alors qu'il n'était qu'assistant, sorte d'hommage à son père, docteur comme le personnage principal. Encore fallait-il trouver les moyens de donner chair aux mots. Imamura répond en signant un film éminemment physique. Les douleurs des patients participent de la même dimension que la vitalité sexuelle qui imprègne le film; on y croise Sonoko, une jeune femme un peu simple, pas farouche, prostituée sur les bords, une mère qui cherche celle qui va déniaiser son fils et qui fera d'ailleurs appel à Sonoko. Les déplacements à pieds du docteur qui — littéralement — court d'un patient à l'autre, donnent le tempo au film. On le découvre dès la première séquence, costume blanc, canotier, nœud papillon, sacoche à la main, au pas de course. On le surnomme «le docteur foie» pour se moquer de son penchant à limiter son diagnostic de tous les cas qu'il rencontre à une maladie du foie. Sa silhouette burlesque ne dément pas l'appréciation qu'on porte sur lui, celle de ces généralistes approximatifs que l'on considère avec ironie et condescendance. Le regard que nous propose Imamura est d'abord extérieur, il est celui de la rumeur, partagée par beaucoup et rapportée à nos oreilles par la jeune prostituée. Puis, comme elle, nous allons peu à peu découvrir le médecin et prendre conscience du fait que ces préjugés sont à l'opposé de son œuvre. Son diagnostic est juste, la plupart de ses malades, dans un pays éprouvé par la guerre et les restrictions qu'elle impose, sont atteints de l'hépatite et le docteur passe ses nuits à tenter d'identifier le virus. Sonoko va l'admirer et, devenue son assistante, fera tout pour lui faciliter la tâche. Elle sera rejointe par deux vieux amis du docteur, dont l'un est un chirurgien



Le docteur Akagi (Akira Emoto) visitant ses patients.

morphinomane, et par un soldat hollandais dont l'avion a été abattu par les Japonais. La parabole humaniste est évidente. Ce sont ces exclus de la société, ce groupe composite qui contribue à assurer le bien de l'humanité tandis que l'ordre militaire règne sans savoir comment la guerre s'achèvera à Hiroshima.

Après avoir partagé progressivement l'idéal du docteur, ému lorsqu'il voit ses recherches reconnues par ses pairs, nous sommes d'autant plus sensibles à l'absurdité de la violence militaire lorsqu'elle l'empêche de poursuivre. Ce n'est pourtant pas cela qui l'arrête, mais un cas de conscience. Emporté par ses recherches et sans doute un soupçon de vanité, il en vient à négliger ses patients. Quel est donc son rôle? Faire en sorte de découvrir un vaccin qui permettra de sauver des vies humaines au risque d'en perdre autour de lui? Ou doit-il en priorité sauver ses patients et abandonner à d'autres, ou remettre à plus tard, une recherche aussi importante? Cette vision dialectique de la conduite de nos existences n'est pas le moindre mérite de cette œuvre généreuse, drôle et optimiste. ■

KANZO SENSEI

Japon-France 1998. Ré.: Shohei Imamura. Scé.: Imamura et Daisuke Tengan. Ph.: Shigeru Komatsubara. Mont.: Hajime Okayasu. Mus.: Yosuke Yamasuiza. Int.: Akira Emoto, Kumiko Aso, Jacques Gamblin, Masanobi Sera, Juru Kara, Keito Matsuzaka. 128 minutes. Couleur.